

temps. Ce sont ces derniers obstacles qu'il combat chaque fois qu'il aborde le domaine de la politique, comme on a pu le voir dans les nombreux passages que nous avons cités.

Quant aux coutumes routinières qui étaient alors la règle de tout enseignement, elles dégoûtaient l'enfant du travail, elles ne remplissaient sa tête que de mots, et elles le laissaient incapable de rien faire par lui-même. Il fallait les remplacer par une marche simple, naturelle et efficace, dont la recherche l'occupait déjà depuis longtemps, qui devint de plus en plus l'œuvre capitale de sa vie, et aboutit à cette réforme qui a immortalisé son nom.

A l'époque dont nous parlons, il avait déjà reconnu plusieurs principes fort importants de sa méthode; par exemple: que le véritable point de départ est dans les impressions personnelles, soit sensibles, soit morales; les mots, les règles, les explications ne doivent venir qu'après; ainsi les exercices de langage avant la lecture. Pour l'enfant, des impressions religieuses, des prières, la lecture de la Bible; mais point de catéchisme, point d'instruction dogmatique. Déjà même on pouvait voir sa tendance à comparer l'éducation de l'enfant au développement de la plante, et cette comparaison, dont la justesse est incontestable, implique l'idée du développement organique de l'homme non seulement au point de vue physique, mais aussi au point de vue intellectuel et moral. Et cette idée est bien ce qui distingue Pestalozzi de ses devanciers: l'ancienne école prétendait bâtir sur l'enfant un édifice de science et de moralité; la nouvelle ne veut donner que l'appui, la direction et l'aliment aux facultés de l'enfant, dont la libre activité doit produire un homme accompli.

Après 1787, Pestalozzi resta dix ans sans rien publier; la première cause de ce silence fut le besoin de donner du pain à sa famille, car malgré les succès de

son premier roman, ses livres ne lui faisaient point gagner sa vie. Il écrivait pour une idée, et non point pour le goût du public; d'ailleurs pour gagner de l'argent, même comme écrivain, il faut un certain esprit mercantile qui manquait entièrement à Pestalozzi. Lavater avait parfaitement raison, lorsqu'il disait à M<sup>me</sup> Pestalozzi: « Si j'étais un prince, je consulterais votre mari pour tout ce qui concerne le relèvement et le bonheur des peuples, mais je ne lui confierais pas un denier à administrer. » Après avoir publié tous les livres dont nous avons rendu compte, il était toujours aussi pauvre, mais il avait recouvré la santé et la force; pour nourrir sa femme et son fils, il se remit à la culture des terres qui lui restaient, et il apporta à ce travail la même ardeur qu'à toutes ses entreprises. Bientôt, cependant, la révolution française vint s'emparer de l'attention de Pestalozzi. Quand elle éclata, il y vit d'abord une circonstance heureuse pour la réalisation de ses plans: elle devait abattre bien des obstacles aux réformes qu'il méditait.

C'est alors qu'il écrivit, sur les causes de la révolution française, un petit ouvrage resté inédit jusqu'à l'année 1872, où il fut retrouvé et imprimé par Seyffart à la fin du seizième et dernier volume de sa collection.

Ce manuscrit avait été donné par Pestalozzi à M<sup>me</sup> Rosette Niederer qui, à la mort de son mari, en fit présent à Krusi. Le fils de ce dernière, le docteur G. Krusi, voulut bien le remettre à M. Seyffarth.

M<sup>me</sup> Niederer, avec l'intention de le publier, y avait fait, en 1846, une introduction dont nous extrayons ce qui suit:

» Voici ce que me disait Pestalozzi, ce vieillard prophète dont la pénible vie fut toute consacrée à l'éducation:

« Un jour, lorsque nos temps seront passés, lorsque » après un demi-siècle une nouvelle génération nous aura

» remplacés, lorsque l'Europe sera tellement menacée  
 » par la répétition des mêmes fautes, par la misère crois-  
 » sante du peuple et par ses dures conséquences, que  
 » tous les appuis sociaux en seront ébranlés, alors, oh !  
 » alors peut-être, on accueillera la leçon de mes expé-  
 » riences, et les plus éclairés en viendront enfin à com-  
 » prendre que ce n'est qu'en ennoblissant les hommes  
 » qu'on peut mettre des limites à la misère et aux fer-  
 » mentations des peuples, ainsi qu'aux abus du despo-  
 » tisme, de la part soit des princes, soit des multitudes. »

» Depuis vingt ans déjà la terre recouvre les restes  
 mortels de cet homme extraordinaire, et plus d'un demi-  
 siècle s'est écoulé depuis qu'il épanchait son âme dans  
 cet écrit.

» S'il ne l'a pas publié de son vivant, c'est sans doute  
 qu'il y avait alors quelque danger à tout dire, et qu'il  
 ne voulait pas risquer de compromettre l'œuvre édu-  
 catrice à laquelle il se dévouait. »

L'analyse des *Causes de la révolution française* nous  
 entraînerait trop loin. Les paroles de Pestalozzi, citées  
 par M<sup>me</sup> Niederer, doivent suffire à faire connaître l'im-  
 portance et le but de cet opuscule.

Mais bientôt il fut épouvanté des violences, des folies  
 et des crimes qui, en France, vinrent s'autoriser des  
 principes de 1789. Dans sa première jeunesse il avait  
 poursuivi la réforme des institutions de Zurich avec  
 toute la fougue d'un révolutionnaire ; maintenant il avait  
 autant d'horreur des révolutions violentes, qu'il avait  
 d'ardeur pour des progrès pacifiques. Il occupait donc  
 une position un peu fautive entre les partisans et les  
 adversaires de la révolution ; il observait, il gardait le  
 silence, il appliquait toutes ses forces à la culture de  
 ses terres.

Pendant cette période, Pestalozzi ne quitta Neuhof  
 que deux fois. En 1792, il alla voir sa sœur mariée à  
 M. Gross, négociant à Leipsic ; il profita de ce voyage  
 pour visiter plusieurs écoles normales allemandes dont

il fut peu satisfait ; en revanche, il fit la connaissance  
 de Klopstock, Goethe, Wieland, Herder et Jacobi. Puis  
 c'est à Richterswyl, chez le docteur Hotz, frère de  
 sa mère, qu'il passa la fin de l'année 1793 et le com-  
 mencement de 1794. C'est de là qu'il adressa à son ami  
 le conseiller d'état Nicolovius, à Berlin, une lettre dont  
 quelques passages ont été souvent cités pour prouver  
 que Pestalozzi n'était pas chrétien.

Cet ami des mendiants, qui pour les sauver s'était  
 ruiné lui-même à Neuhof, et avait vu s'évanouir ainsi  
 le rêve de sa vie, trouvait dans Nicolovius un homme  
 comprenant bien ses idées et embrassant chaudement  
 la cause à laquelle lui-même s'était dévoué en vain.  
 Il voyait déjà en lui le continuateur puissant et zélé de  
 son œuvre, il lui vouait une amitié enthousiaste, il lui  
 ouvrait son cœur sans réserve.

Nous traduisons cette lettre en entier, c'est-à-dire  
 tout ce qui en a été publié ; on y verra que Pestalozzi,  
 dans la naïveté de son âme et dans la délicatesse  
 extrême de sa conscience, s'y juge avec une sévérité  
 outrée ; et ce n'est pas la seule fois qu'il s'est calomnié  
 lui-même.

Richterswyl, 1<sup>er</sup> octobre 1793.

« Ami ! égaré dans le torrent de ma vie, je n'ai bu que  
 peu aux sources pures auxquelles les hommes les plus  
 sages et les meilleurs puisent les forces d'en haut, lors-  
 qu'ils font de la sanctification de leur être la première  
 affaire de leur vie. Hélas, toute l'œuvre de ma vie est  
 souillée par l'amour de moi-même et par de vulgaires in-  
 clinations.

» Il est vrai que, dès ma jeunesse, j'ai été plein de  
 goût et de zèle pour tout ce qui est bien ; mais la fange  
 du monde, à travers laquelle je devais me frayer mon  
 chemin, avait une autre loi, que je ne connaissais point,  
 et à laquelle je n'étais pas préparé ; au moment critique  
 d'une première maturité, j'ai été chargé au delà de mes  
 forces, et par là j'ai été troublé, mécontent, en désaccord

avec moi-même. C'est ainsi que je suivis la voie morte de mon siècle, oscillant entre les sentiments qui me portaient à la religion et les jugements qui m'en éloignaient ; et je laissai refroidir dans mon âme les sentiments religieux les plus essentiels, sans cependant me décider contre la religion.

» Je n'aime ni la science des livres au sujet des rapports de Dieu avec les hommes, ni l'observation des angles, par laquelle Lavater a voulu suppléer à cette pauvre érudition ; mais comme autour de moi la vérité était cachée sous des enveloppes qui me repoussaient, comme je ne la voyais pas apporter aux hommes une satisfaction et un soulagement assurés, j'ai perdu peu à peu ces forces essentielles que la crainte de Dieu donne aux âmes nobles et paisibles. Ainsi, d'après mon propre sentiment, j'étais alors excessivement reculé pour tout ce qui donne aux forces humaines leur plus grande pureté ; et c'était surtout l'étourdissement causé par mon vain rêve d'éducation, qui troublait ma tranquillité et m'enlevait ma force intérieure. Les fautes de mon administration sur ce sujet m'ont rendu pour longtemps l'esclave d'une erreur, ou plutôt d'une vérité incomplète dont je m'étais fait une idole. Dans la misère indicible qui fut pour moi la conséquence de cette idolâtrie, s'évanouit le peu de puissance des sentiments religieux de mes jeunes années.

» Je ne puis donc, ni ne dois le dissimuler : ma vérité reste attachée à la terre ; elle est bien loin de la hauteur angélique à laquelle la foi et l'amour peuvent élever l'humanité. Tu connais l'opinion de Glulphi<sup>1</sup>, c'est aussi la mienne : je suis incrédule, non point parce que je regarde l'incrédulité comme la vérité, mais parce que la somme des impressions de ma vie a déplacé dans le fond de mon être le bienfait de la foi.

» Ainsi poussé par mes destinées, je ne vois dans le christianisme que l'enseignement le plus noble et le plus pur de la domination de l'esprit sur la chair, le grand secret et le seul moyen possible de rapprocher notre na-

<sup>1</sup> Dans *Léonard et Gertrude*.

ture intérieure de son véritable état de noblesse ; ou, pour m'expliquer plus clairement, d'établir l'empire de la raison sur les sens par le développement des plus purs sentiments d'amour.

» Voilà, je crois, ce qui est l'essence du christianisme ; mais je ne pense pas que beaucoup d'hommes soient, par leur nature, capables de devenir de vrais chrétiens. Je crois la masse des hommes en général aussi peu capable de parvenir à ce complet ennoblissement, que de porter des couronnes terrestres.

» Je crois que le christianisme est le sel de la terre ; mais si haut que j'estime ce sel, je pense pourtant que l'or, la pierre, le sable et les perles ont leur valeur et leur utilité indépendantes de ce sel, et que toutes choses doivent être considérées en elles-mêmes. Je crois en effet que même la fange de la terre a son ordonnance et son droit légitime indépendamment du christianisme ; et quand je borne ma vérité et mes recherches à cette ordonnance et à ce droit, je sens bien, mon ami, toute l'étroitesse de mon point de vue ; mais aussi ma voix me paraît être comme celle qui crie dans le désert pour préparer les voies à celui qui doit venir ; souvent même il me semble que je ne sais pas moi-même ce que je fais et où je vais. Et cependant mon cœur me pousse avec une violence irrésistible à chacune des paroles que je prononce ; et tandis que je souffre moi-même du cercle fatal qui m'enserme, je puis cependant me rendre ce témoignage que, dans ce cercle que je ne puis franchir, tout ce que je dis est sérieux. Ainsi, je reste bien loin de la perfection de moi-même, et je ne connais pas les hauteurs où je pressens que l'humanité pourra s'élever.

» Ami, en voilà assez pour cette fois sur ce qui manque à mon christianisme...

» Je suis maintenant à Richterswyl ; le docteur Hotz fait un voyage de plusieurs mois, et pendant son absence je suis dans sa maison, sans affaires et sans être dérangé. Réjouis-toi, mon ami, du bonheur dont je vais jouir pendant quelques mois. »

C'est à cette époque que commença la correspon-

dance de Pestalozzi avec Fellenberg, le célèbre fondateur des instituts d'Hofwyl ; elle nous fournira de précieux renseignements sur la manière dont Pestalozzi jugeait la révolution française, sur les espérances et surtout sur les craintes qu'elle lui inspirait pour la Suisse. Fellenberg avait toutes les qualités qui manquaient à Pestalozzi : le sens pratique, la prudence, la fermeté et le talent d'administrer. Il semble que la réunion de ces deux hommes aurait assuré la réussite des entreprises philanthropiques qu'ils poursuivaient tous deux ; mais leur longue amitié fut impuissante à maintenir dans une même voie deux caractères si différents : les élans du cœur de Pestalozzi venaient se heurter à la froide raison de Fellenberg, et la simplicité rustique du démocrate zurichois s'accommodait mal d'une dignité qui n'était pas sans ostentation chez le patricien bernois. Plusieurs fois, dans les désastres de Pestalozzi, Fellenberg lui offrit son secours ; mais l'entente pour une œuvre commune ne put jamais s'établir entre eux.

Les lettres que nous allons citer furent écrites de 1792 à 1794 ; elles ont pour nous un très vif intérêt, parce que Pestalozzi y livre toute sa pensée avec une entière confiance ; aucun nuage ne s'était encore élevé entre les deux amis.

*Pestalozzi à Fellenberg.*

Neuhof, le 15 septembre, 1792.

« Cher et noble ami, je vous remercie encore de toutes les preuves d'amitié que vous m'avez données, et je me réjouis énormément de l'espoir de passer quelques semaines dans votre maison au commencement de novembre. D'ici là, le sort de la France sera décidé ; si elle est vaincue, on pourra juger mieux qu'à présent de ce qui intéresse réellement l'humanité dans les affaires de ce pays ; et si elle résiste encore, ses fautes elles-mêmes

trouveront grâce aussi devant ceux dont elles excitent la fureur la plus déraisonnable. En tout cas, le monde y gagnera quelque chose ; et si la France est digne de la liberté, elle l'aura certainement...

» On m'écrivit qu'il a été dit à plusieurs membres de l'assemblée nationale que je serais en état d'exposer avec succès au peuple français, au milieu de la tempête de ses passions, les vérités dont il a besoin maintenant : mais je doute que je pusse réussir à rien en cette affaire. »

Neuhof, 24 octobre 1792.

« Je vois les questions que vous abordez exactement sous le même jour que vous. Je trouve toutefois qu'il est très important de persuader la France du mal que lui ferait, à elle-même et à la bonne cause, toute hostilité contre nous ; elle lui serait bien plus fâcheuse qu'on ne le pense et que ne veulent le lui dire des gens égarés par la passion. Vous savez que je ne suis pas de ce nombre. Toute ma vie j'ai aimé l'émancipation du peuple ; mais personne n'a jamais été plus fermement convaincu qu'on ne peut atteindre cette émancipation qu'en conservant toutes les conditions de l'ordre public.

» Je me figure comme possible le cas où certaines manifestations de la Suisse, auxquelles vous faites allusion, pourraient être fort utiles à la patrie ; et d'après les dernières déclarations des Français, il me semble même que quelque chose de pareil serait nécessaire. Je voudrais bien pouvoir causer un quart d'heure avec vous sur ce sujet. Soyez tranquille sur mon compte, mon ami ; je suis bien mieux que prudent, je suis innocent. Devant mon innocence, les soupçons tourneraient à la confusion de leurs auteurs. Ma patrie n'a pas de citoyen plus fidèle ; mais mon opinion sur ce qui concerne le vrai bien de l'humanité n'est à vendre ni aux Français ni aux Suisses.

» Mon agriculture dévore tout mon temps : je soupire de nouveau après les jours d'hiver et le repos qu'ils permettent. Mon temps passe comme une ombre, et si mon expérience mûrit par mon activité, je perds prématuré-

ment la force d'exprimer mes idées. Je désire impatiemment des heures de repos et une cellule exempte de soucis. Ici je vis dans une fatigue et une distraction perpétuelles.

Neuhof, 19 novembre 1792.

« Dans ma contrée, il est aussi notoire que je suis devenu *nationaliste* et que je vais à Paris; quelques femmes, amies du clergé dans les environs, se signent en présence du démocrate hérétique. J'attends tranquillement l'effet des calomnies qui peuvent résulter de ces impressions de femmes. Cependant *Léonard et Gertrude* sera à jamais la preuve que je me suis épuisé pour sauver la saine aristocratie; mais ma peine n'a excité que de l'ingratitude, si bien que l'excellent empereur Léopold, avant de mourir, parlait de moi comme d'un bon *abbé de Saint-Pierre*. Enfin, personne ne peut aider ceux qui ne veulent pas s'aider eux-mêmes; et il n'y a rien de plus commun que de voir des gens, ayant eux-mêmes causé leur ruine, chercher à se sauver par des bassesses et même par des calomnies. »

Neuhof, 5 décembre 1792.

« Je désire beaucoup causer avec vous; j'irai certainement à Berne au commencement de l'année prochaine, et je m'en réjouis d'avance. Je suis décidé à écrire pour la France sur plusieurs parties de la législation... Les dernières nouvelles de Berne sont plus tranquillissantes sur le danger d'une attaque contre notre patrie; j'en suis d'autant plus heureux que je ne crois pas me tromper en prévoyant que cette guerre, surtout au commencement, amènerait une scission dans la confédération. On ne saurait assez faire pour maintenir la paix; car il faut pouvoir donner au peuple, dans toute la Suisse, un degré de liberté suffisant pour qu'à l'avenir les gouvernements soient assurés d'un chaud dévouement de la part de tous les habitants. »

Richterswyl, 15 novembre 1793.

« Je vous remercie d'une lettre dans laquelle votre amour du bien vous entraîne certainement trop loin. Je

ne suis qu'un faible vieillard; il y a d'énormes lacunes dans mes connaissances: mes forces intellectuelles sont relativement petites; en bien des choses ma volonté n'est point arrêtée par mon intérêt, et c'est peut-être là mon seul mérite; c'est à cause du peu que j'ai fait pour la vérité et pour le bonheur des hommes et ceux de notre amour de l'humanité m'estime plus que je ne vaux. J'en suis reconnaissant; mais je sais et je dois savoir combien je suis faible.

• Ah! mon ami, j'ai vécu pendant une longue suite d'années dans une misère sans nom, et je sais quelle expérience j'ai faite des hommes. La nature elle-même nous appelle à soigner nos propres intérêts et ceux de notre famille, et mon malheur a été que ma première éducation ne m'en a pas rendu capable. Le mal est irréparable. Mon fils sous ce rapport n'a pas été mieux élevé que moi. Je ne suis parvenu que trop tard à une idée claire et juste de l'importance de cet objet. Maintenant, tant que je sentirai en moi une force satisfaisante, je suis décidé à employer tout le temps qu'il me reste à achever les ouvrages que j'ai entrepris; et je m'appliquerai à en retirer des ressources financières, autant que possible.

• Mais, mon ami, ce ne sera pas sans peine. En voulant simplifier mon travail, j'écris des feuilles entières que je jette, pour quelques lignes que je conserve. On ne saurait croire combien chaque passage qui paraît simple m'a coûté de longs et pénibles efforts. Ainsi je ne serai pas payé; cependant, Dieu merci, je ne me suis jamais abaissé à laisser un mot parce qu'il serait payé. Mais il est certain qu'au point de vue financier ma manière est la plus mauvaise de toutes. J'espère pourtant qu'un jour, quand je me serai assez sacrifié avec cette naïveté que mes confrères amateurs d'argent n'imitent jamais, j'espère qu'après des années je pourrai trouver une petite fortune dans une collection complète de mes écrits que j'aurai perfectionnés autant que possible. Alors, je compterai principalement sur la coopération de mes amis pour la réussite d'une souscription. Mais comment puis-je vous entretenir si longtemps de cet article de gagne-pain.

» Ah ! mon ami, le bonheur du monde dépend de sa sagesse sur cet article, pour lequel j'ai été l'un des plus grands fous de l'univers. Dieu veuille que pour l'essentiel je puisse rendre les services que vous attendez de moi. Quand mon travail actuel sera terminé, je viendrai à vous. Je sais que vous en serez d'autant plus content, que d'après ma manière de traiter ce sujet, tout intérêt particulier disparaît soit pour la démocratie, soit pour l'aristocratie, soit pour la monarchie; de même que, dans l'exposition des principes du pur christianisme, doit s'évanouir tout intérêt particulier pour une secte quelconque...

» Si vous apprenez quelque chose de positif sur la possibilité de la paix, je vous prie instamment de m'en écrire une ligne. Car nous aurons à reculer de tout un âge d'homme si la guerre continue. Ma seule consolation est : Faisons notre ouvrage comme si nous ne voyions point ce qui se passe. »

Richterswyl, 16 janvier 1794.

« Le temps où nous vivons est comme une de ces chaudes journées d'été où les fruits n'arrivent à maturité qu'à travers le tonnerre et la grêle. L'ensemble gagne; mais certaines parties sont effroyablement frappées, je désire beaucoup vous voir ce printemps; si vous ne venez pas dans ces contrées, j'irai à Berne.

» Je suis profondément enfoncé dans la conception de mon nouvel ouvrage. Que dites-vous de ces lignes :

- » Qui sont ceux qui souffrent le plus, et qui courent les plus grands dangers dans les circonstances actuelles ?
- » Ne sont-ce pas ceux qui possèdent le plus ? Et ne devrais-tu pas surtout tranquilliser ceux qui souffrent le plus ? »

» Ces lignes sont certainement remarquables; mais je voudrais savoir comment vous les jugez, avant de vous en conter l'histoire.

» Fichte fait un commentaire sur *Léonard et Gertrude* au point de vue de la philosophie de Kant. »

» Baggesen me presse d'aller en Danemark. Je désire souvent être plus jeune de dix ans, ou du moins avoir

encore les forces que j'avais il y a dix ans. Cependant je veux utiliser les heures qui s'envolent, et je vous remercie, vous et tous ceux qui m'aident à rassembler les miettes de ma vie perdue.

» Je suis bien aise de m'être convaincu, par une conversation avec Fichte, que mon expérience m'a rapproché des résultats essentiels de la philosophie de Kant. »

Les citations qui précèdent nous font connaître la vie de Pestalozzi et le travail de sa pensée pendant ces dix années de réclusion où son activité ne se manifesta ni par des publications ni par des entreprises pratiques.

Dans cette correspondance, il ne parle plus de son idée favorite, l'école de pauvres, parce que l'insuccès encore trop récent de son expérience ne lui laisse plus entrevoir aucune possibilité de la réaliser. Ses pensées se tournent vers la politique, comme si les réformes qui se préparent dans les institutions de son pays devaient amener des circonstances plus favorables à ses projets pour le bonheur du peuple.

On voit même que parfois il espère se faire écouter en France et contribuer par ses idées à y provoquer, comme fruits de la révolution, des mesures propres à régénérer l'éducation publique. Cet espoir nous paraît présomptueux si nous ne savions qu'il était en quelque sorte légitimé par un décret de l'assemblée nationale. En effet, dans sa séance solennelle du dimanche 26 août 1792, elle avait déclaré citoyens français les contemporains qui s'étaient illustrés par leurs travaux pour le bien de l'humanité. Pestalozzi était de ce nombre avec Bentham, Thomas Payne, Wilberforce, Clarkson, Washington, Madison, Klopstock, Kosciusko et plusieurs autres notabilités.

Les relations de Pestalozzi avec Fichte, dont les lettres à Fellenberg font mention, furent beaucoup plus intimes qu'on ne l'a cru. Fichte avait épousé une amie particulière de M<sup>me</sup> Pestalozzi, M<sup>lle</sup> Rahn, de Zu-

rich, ville qu'il habitait souvent; et une véritable amitié s'était établie entre les deux penseurs, maris de ces deux amies. En 1794 Fichte avait passé plusieurs jours chez Pestalozzi, à Richterswyl. Le philosophe allemand connaissait donc très particulièrement le philanthrope suisse, et cette relation, nous le verrons plus tard, contribua puissamment à faire apprécier en Allemagne les principes et les travaux du grand pédagogue de Zurich.

Pestalozzi parle souvent à Fellenberg des ouvrages auxquels il travaille avec ardeur, mais péniblement, pendant tous les loisirs que lui laisse son agriculture; ils furent imprimés en 1797; ce sont ses *Fables* et ses *Recherches sur la marche de la nature dans le développement du genre humain*. Tous deux se distinguent de ses autres livres par une tendance politique très prédominante.

Le premier parut d'abord sous le titre bizarre de: *Figures pour mon livre d'A B C*. C'est ainsi que Pestalozzi appelait *Léonard et Gertrude*, parce que ce livre renfermait l'A B C de la sagesse du peuple; les *figures* qu'il veut y ajouter sont des apologues destinés à donner un corps en quelque sorte à chaque sentence. Le titre de *fables* ne parut qu'à la seconde édition imprimée à Bâle en 1803, et il ne convient que bien imparfaitement à la nature de ces compositions.

Ces fables en prose sont au nombre de deux cent trente-neuf, la plupart très courtes; chacune d'elles renferme une instruction frappante et originale, au profit de la morale, ou de l'éducation, ou de l'état social, ou de la politique. En les lisant, on est frappé de la richesse d'imagination de l'auteur, ainsi que de sa force d'observation et de réflexion. Nous ne pouvons en donner quelque idée à nos lecteurs qu'en reproduisant un certain nombre de ces fables.

### 8. *Le champignon et l'herbe.*

Le champignon disait à l'herbe: Je pousse en un instant, tandis qu'il te faut toute une saison pour devenir quelque chose. — C'est vrai, répondit l'herbe, pendant que j'acquiers ma valeur, tu peux paraître et disparaître cent fois, dans ta perpétuelle inutilité.

### 26. *Les deux poulains.*

Deux poulains, pareils comme deux œufs, tombèrent en des mains différentes. L'un fut acheté par un paysan qui ne songea qu'à l'atteler à sa charrue le plus tôt possible; il fut un mauvais cheval. L'autre échut à un écuyer qui le soigna, exerça ses bonnes dispositions et en fit un fin coursier, plein de force et d'ardeur.

Pères et mères, si les facultés de vos enfants ne sont pas soignées, exercées et dirigées vers le bien, elles leur deviendront non pas seulement inutiles, mais nuisibles; et plus ces facultés natives auront été grandes, plus elles seront dangereuses et malfaisantes.

### 53. *La fontaine de Stoffel.*

Lorsque la fontaine du pauvre et vaniteux Stoffel fut presque tarie, il dit à son valet: Quand il n'y a là personne, ferme le tuyau; puis, dès qu'un étranger s'approche, laisse-le couler. — Mais ainsi, répondit le valet, la fontaine deviendra toujours plus mauvaise; puis l'eau me manquera souvent dans les moments où il faudra puiser et abreuver. — Le maître répliqua: J'aime mieux tout souffrir, pourvu qu'on ne voie pas ma fontaine tarie.

### 72. *Le chêne et l'herbe.*

L'herbe disait au chêne qui l'abritait: Je prospérais bien mieux en pleine campagne que sous ton couvert. — Ingrat, répondit le chêne, tu oublies que chaque hiver je te recouvre de mes feuilles.

Mais l'herbe répliqua: Ta couronne me prive de mon droit au soleil, à la rosée et à la pluie; tes racines m'en-